

VOYAGE AU TAPAJOZ

CHAPITRE PREMIER

De Pará à Salto Augusto. — L'Amazone. — Le Tapajoz considéré comme voie de pénétration.
Le Bas Tapajoz. — Visites. — Paysage. — Départ.

Chargé par M. Lauro Sodré, gouverneur de l'État de Pará (République des États-Unis du Brésil), d'une mission scientifique dans le rio Tapajoz, je pars le 28 juillet 1895, à 9 heures du matin, de la capitale de l'État.

L'Imperatriz Thereza quitte le quai. Je m'en vais sur les frontières de Matto Grosso. En ligne droite c'est à peu près la même distance que de Paris à Lisbonne. Mais le chemin est moins facile. De Paris à Lisbonne il y a place pour trois nations, grandes, toutes les trois, dans le présent ou dans le passé. De Pará à Salto Augusto, où je me rends, c'est toujours l'État de Pará, l'un des vingt États de la Fédération brésilienne, État encore bien peu peuplé malgré ses richesses naturelles ou acquises. De Paris à Lisbonne les trois nations gallo-ibériennes nourrissent 60 millions d'habitants, et la totalité de l'État de Pará compte moins d'un million d'habitants, civilisés et indigènes! Cette pénurie de population et un régime hydrographique spécial, ne présentant, en dehors des limites de la grande vallée amazonienne, que des cours d'eau coupés de chutes et de rapides, expliquent l'état actuel de cet immense et magnifique

plateau brésilien, encore aujourd'hui presque désert, malgré l'abondance de ses richesses naturelles et l'excellence de son climat.

De Pará à l'embouchure du Tapajoz c'est près de 800 kilomètres sur le grand fleuve. Le voyage se fait lentement : notre vapeur se préoccupe plus du fret que de la vitesse. Ce serait un agréable voyage de touriste pour qui pourrait n'avoir, à l'endroit des choses de la vie, que des yeux de curieux ou d'artiste.

...Nous voici dans les canaux qui séparent l'île de Marajo du continent ; la nuit est venue, il fait frais, très frais même.... Nous nous arrêtons une heure à *Bom Jardim dos Mouras*, puis nous arrivons, au petit jour, à *Pucuruhy*, chez M. Cezar Carvalho de Moura Serra. J'ai encore sous les yeux ce dernier site. Le vapeur accoste par un long appontement, puis ce sont de longues salles et, au fond, dans une presqu'île, un jardinet à moitié suspendu, dans des caisses : le tout évoque je ne sais quel souvenir de bosquet-guinguette des environs de Paris....

A 11 heures du soir c'est *Gurupá*, puis, après une nuit claire, un ciel du matin d'une douceur exquise, avec un merveilleux lever de soleil dans la ligne boisée de l'Amazone.

Puis c'est la petite « Suisse amazonienne » qui apparaît : je veux dire le système des montagnes de « Jary-Parú-Paraquara-Ereré », district aussi pittoresque que salubre et riche : un des points les plus favorables à l'essai, sur grande échelle, de la colonisation européenne.

Nous mouillons à 3 heures à un site appelé *Curupayty* (où nous avons à laisser, je crois, une demi-tonne de charge, ce qui suffit pour motiver un arrêt du vapeur), et nous allons sans escale jusqu'à *Prainha* où nous arrivons à minuit et séjournons deux heures.

A 6 heures nous entrons dans le Gurupuba et à 7 heures 1/2 nous sommes devant *Monte Alegre*, au pont et au trapiche encore en construction.

A 2 heures 40 on mouille, rive sud, au sitio de *Paranacuara* où on remarque quelque bétail dans une « aberta de campos », campos riverains, bas, inondés pendant l'hiver ; et, à 4 heures 30, on arrive au *Cacaoal Grande*.

Le *Cacaoal Grande*, situé rive nord (et non rive sud comme certaines cartes le donnent par erreur), le Cacaoal Grande est en face de la Serra Curuá qui

VOYAGE AU TAPAJOZ.

5

est rive sud, et un peu en amont de la petite ville imaginaire marquée sur la plupart des grandes cartes sous le nom de « Toron », également rive nord.

Le Cacaoal Grande est l'exploitation agricole la plus importante de l'Amazonie. MM. Paiva père et fils, les propriétaires, en ont fait un établissement modèle. Ils n'y ont pas seulement de grandes plantations de cacao, mais ils y font aussi l'élevage du bétail (*fazenda de gado*). Un petit Decauville dessert l'exploitation et, par un pont-jetée de 100 mètres environ, bois et fer, arrive au petit « trapiche-du-cacaoal » où accostent les vapeurs. Il paraît qu'elle a bien été mise en pratique la devise peinte en gros caractères sur l'une des façades les plus apparentes des constructions du Cacaoal.

TRABALHO COM SCIENCIA
 PROGRESSO COM PRUDENCIA

L'Amazonie verra assurément un jour, dans ses selvas transformés, plusieurs *Cacaoal Grande*; mais avoir créé le premier n'en est pas moins un véritable honneur et du meilleur aloi.

Après quelques heures passées chez MM. Paiva, nous reprenons notre route. Au milieu de la nuit nous mouillons quelques instants à une habitation appelée *Sant'Anna do Tapará*. Le vapeur touche presque la terre, on jette une planche du chalet de débarquement à l'entrepont, et c'est là le chemin des hommes et des marchandises.

Quelques heures plus tard, à 5 heures 1/2 du matin, nous touchons à *Alemquer*. Un pont à parapets, d'une assez grande longueur, jeté au-dessus d'un terrain qui découvre pendant l'été, fait communiquer notre vapeur avec le trapiche de terre ferme.

Dans la matinée nous sommes à Santarem, où le *juiz de direito*, M. Turiano Meira, qui est venu me chercher à bord, me remet des lettres officielles ou officieuses pour le Tapajoz. Nous prenons ici, à destination d'Urucurituba, M. le colonel Torquato José da Silva Franco, important commerçant du Tapajoz, et, à destination d'Itaituba, M. Joaquim Lopes Bastos, négociant de Santarem, propriétaire de la lancha à vapeur : *Cidade de Santarem*.

Santarem, en dépit de l'excellence de sa position géographique et de la qualité de son climat, me paraît être fort éloignée d'arriver aux 10 000 habi-

tants que lui accordent généreusement certaines statistiques. J'ai entendu plus souvent, dans le pays, prêter tout au plus 3000 habitants à la « capitale de la Tapajonia » et cette évaluation ne me paraît pas devoir s'écarter sensiblement de la vérité.

Santarem, c'est encore l'Amazone, mais c'est déjà le Tapajoz.

Le Tapajoz est le dernier grand cours d'eau occidental du plateau central brésilien, la dernière, vers l'ouest, des rivières coupées de chutes, mais en même temps la dernière qui, dans son cours, procure la direction du Sud-Brésil et de Rio de Janeiro; les autres affluents méridionaux plus occidentaux ne donnent que le chemin de la Bolivie et du Pérou.

Et c'est là ce qui fait l'importance stratégique toute spéciale du Tapajoz, non comme voie de navigation, mais comme future ligne de transit.

Car, en effet, dans le plateau brésilien, les voies de grande communication ne sauraient être les cours d'eau, tous hachés de chutes et de rapides, comme s'ils descendaient les gradins d'un amphithéâtre.

On peut le dire dès maintenant, — car il s'agit ici d'une virtualité plutôt que d'une entreprise à tenter à bref délai, — l'avenir du grand plateau central brésilien est aux chemins de fer. Il faut savoir s'adapter aux faits : là où la nature a placé un système de montagnes et de hauts plateaux, il est plus facile de faire passer la locomotive que le paquebot. Surtout quand ces hauts plateaux accidentés présentent, sur la bonne moitié de leur parcours, des campos, — prairies de qualité bonne ou médiocre, qui sont là comme pour indiquer la ligne naturelle de pénétration transcontinentale du Bas Xingú à la Bolivie et au Chili.

Il suffit de regarder sur la carte la position de ces campos : ils sont à peu près exactement au centre de l'Amérique du Sud, à égale distance de Rio de Janeiro, de Pará et des ports septentrionaux du Chili, — un peu plus près de Pará, cependant, ce qui fait pour Pará leur importance spéciale et de tout premier ordre.

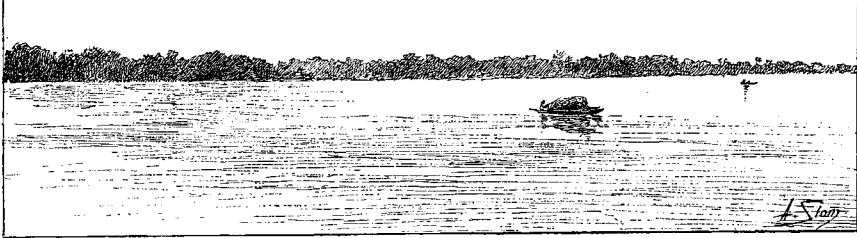
Sans faire encore à haute voix le rêve d'un « Chemin de fer Pará-Chili », il est cependant aisé de pronostiquer que lorsqu'il se fera il traversera nécessairement ces campos Geraes du Alto Tapajoz, qui sont bien une des plus belles positions stratégiques de l'intérieur du continent sud-américain. Et qui

VOYAGE AU TAPAJOZ.

5

sait si les derniers Mundurucus, qui achèvent maintenant de s'éteindre dans ces campos de plus en plus déserts, ne vivront pas encore assez pour voir passer, sous leurs yeux étonnés, les premières locomotives du « Grand Central Ando-Paraense »? Et quand cela sera, ces campos qui jouissent, grâce à leur altitude, d'un climat excellent, ne pourront-ils pas devenir aussi un des champs préférés de l'émigration européenne? Le Nouveau Monde se transforme vite et il est accoutumé à étonner par ses brusques métamorphoses les peuples moins jeunes du continent ancien.

Mais, en attendant ses destinées proches ou lointaines, le Tapajoz ne pré-



Itaituba, vue du milieu du Tapajoz.

sente encore aujourd'hui qu'un développement assez modeste bien que pourtant appréciable. La partie inférieure du cours de la rivière, de l'embouchure à la première chute, ne paraît pas progresser bien rapidement, mais le progrès est sensible dans la partie « encachoeirada ». Cette particularité est due, semble-t-il, à la différence des climats. En effet le Tapajoz en bas des chutes est plus chaud, plus humide et plus fiévreux que le Tapajoz des cachoeiras, et plus on s'avance vers les hautes terres de l'intérieur, plus on rencontre un climat agréable, tempéré et sain.

Cependant, pour n'être qu'une longue vallée humide et chaude, le Tapajoz inférieur comporte un pittoresque qui n'a peut-être pas été étranger à l'établissement de l'assez grand nombre de villages qui se sont succédé sur ses rives. Dès l'embouchure la rive droite s'élève, présentant une suite de collines continuant celles de Santarem; la rive gauche, d'abord basse, s'élève ensuite sensiblement, et bientôt, jusqu'à Itaituba, les deux rives présentent alternati-

vement ou simultanément des paysages d'une véritable beauté, dont un des plus remarquables est celui de la Montagne d'Alter do Chão, tronc de cône à demi dénudé s'élevant brusquement au-dessus de la rive.

De ces villages, qui apparaissent et disparaissent après une vie plus ou moins brève et plus ou moins heureuse, le premier, en aval, est *Boim*¹, rive gauche, au pied de la Pointe de S. Thomé. Au siècle passé Boim existait déjà sous le nom de « Santo Ignacio », c'était une aldéa d'Indiens catéchisés par les Pères Jésuites. En 1758 Santo Ignacio fut élevée à la catégorie de « ville » sous son nom actuel de Boim. En 1833 Boim perdit la catégorie de ville pour être tombée en complète décadence. En 1869 cette décadence s'était encore accentuée, le village avait presque complètement disparu.

Aujourd'hui Boim peut avoir tout au plus 50 maisons, habitées ou non....

Quittant Boim à 10 heures du soir, on arrive à 4 heures du matin à *Aveiro*.

Aveiro fut fondé en 1781 par ordre du Gouverneur J. de N. Tello Menezes qui y envoya tout d'abord 200 personnes. Le village prospéra dans les débuts, obtint bientôt le titre de ville, mais de successives invasions de « formigas de fogo » rendirent, vers le milieu de ce siècle, le village inhabitable. En 1833, selon Baena, la population totale d'*Aveiro* était de 313 personnes, dont 273 blancs et indiens et 40 esclaves; quinze ans plus tard le village était complètement dépeuplé.

Aujourd'hui *Aveiro* compte environ 60 maisons.

C'est un peu en amont d'*Aveiro* que débouche, rive droite, le rio Cupary. Le Cupary est une rivière importante; un des plus considérables de ses habitants, M. Almeida Campos, me présente, d'accord en cela avec l'opinion générale au Bas Tapajoz, le Cupary comme « la perle » de la contrée, en raison de l'extrême fertilité de ses terres et de l'abondance des produits minéraux qu'elles renferment : plâtre, pierre à chaux, amiante, etc.

C'est en face et un peu en aval d'*Aveiro* que se trouvent les vestiges des anciennes aldéas de Santa Cruz et de Pinhel. *Santa Cruz* fut une aldéa de Mundurucús qui comptait 507 Indiens en 1848. *Pinhel* ne fut jamais aussi importante malgré les sacrifices faits en hommes et en argent pour la peupler.

1. Les renseignements historiques sur ces villages sont empruntés à l'excellent ouvrage de Ferreira Penna : *A Região ocidental da Província do Pará*.

Urucurituba, dans une excellente position au point de vue du climat, est à une heure de vapeur au-dessous de *Brazilia*. *Urucurituba* compte environ 50 maisons, dont l'importante exploitation du colonel Torquato da Silva Franco.

Brazilia, rive gauche, fut fondée en 1836 par un détachement de volontaires chargés de repousser les attaques des « Cabanos ». Depuis cette époque *Brazilia* (ou *Brazilia Legal*) se maintient avec une quinzaine de maisons. Près



Itaituba. ma maison sous les manguiers.

de *Brazilia* commencent, sur la rive gauche, d'assez fortes collines qui se continuent jusque sur les bords de l'*Arapixuma*.

A 9 heures du matin, le 2 août, nous mouillons en face de *Cury*, qui est là, par derrière des îles, rive gauche, à l'embouchure de l'igarapé de *Cury*. *Cury* fut une aldéa de *Mundurucús* établie en 1799. En 1846 elle comptait seulement une douzaine de maisons de paille. En 1840 on y comptait une population indienne de 299 personnes, et en 1869 on n'en estimait plus la population qu'à 75 habitants au maximum.

A midi nous sommes à *Santaremsinho*, rive droite, et à 1 heure 1/2 devant *Uxituba*.

Uxituba est une ancienne aldéa de Mundurucús, située rive droite du Tapajoz, un peu en aval mais presque en vue de Itaituba.... En 1833, Uxituba comptait, selon Bama, 48 maisons couvertes de paille et avait pour habitants 485 Indiens, 2 blancs et 4 esclaves. En 1848 la population n'était plus que de 343 personnes, en 1869 à peine 100, et, aujourd'hui, à peine 50.

Non loin d'Uxituba, dans l'Igarapé Tapacura Mirim, on a, paraît-il, récemment découvert d'assez importants gisements de pétrole.

C'est le 2 août, à 4 heures du soir, que nous débarquons à *Itaituba*. Le vapeur poursuit un peu plus haut, jusqu'auprès de la première chute. Toutefois mes lettres de recommandation sont pour Itaituba, c'est ici que j'aurai le plus de facilités, paraît-il, pour arranger mon voyage....

Cependant voici un premier incident peu agréable : par le vapeur qui m'a amené rentre à Pará M. Franco de Sá, juiz de direito, qui m'aurait pu être du plus grand secours. M. Franco de Sá rentre à Pará pour se traiter des fièvres qu'il a contractées à Itaituba.

Ce soir je vois également M. l'Intendant, pour qui j'ai des lettres officielles. M. l'Intendant municipal a également « les fièvres », mais ne pouvant les aller soigner à Para, il est obligé de se traiter dans son hamac.

ITAITUBA, 2 août — 22 août. — Itaituba a, parallèlement au Tapajoz et sur une seule rangée, une trentaine de maisons, dont 8 ou 9 « maisons de commerce » plus ou moins importantes. Par derrière Itaituba ce sont des jardins généralement peu entretenus, des projets de rues, de la « capoeira ». Entre la ligne de maisons et la rivière deux palmiers royaux, quatre manguiers et quelque chose, qui n'est ni prairie, ni pelouse, ni place publique, mais qui participe des trois. Le lieu est assez malsain. De plus, les habitudes y étant absolument celles de nos petites villes d'Europe, on conçoit qu'un séjour de trois semaines puisse parfois y paraître plus long que trois ans à Pará ou au sertão. La capitale ou le désert ! — Il est des gens qui pensent qu'il faut avoir une bonne dose de philosophie pour pouvoir vivre ailleurs que dans les grands centres ou la grande solitude.... Toutefois ce n'était pas l'avis de César, qui disait qu'il valait mieux être le premier dans une « freguezia » que le second à Rome !

Miritituba, en face d'Itaituba, sur l'autre rive, répondrait mieux à ce pro-

VOYAGE AU TAPAJOZ.

9

gramme de solitude où l'on est forcément le premier. En effet, on n'y voit en réalité qu'une seule maison, celle de M. le colonel Bernardino Correia de Oliveira. Un peu en aval se trouve bien la maison d'un habitant dont je ne suis pas parvenu à connaître le nom, et un peu en amont la maison de M. Antonico Bentes, associé de M. Bernardino pour une exploitation dans le São Manoel, — mais là, dans son Miritituba, Bernardino est bien chez lui comme César le fut dans Rome jusqu'aux « ides de mars ».

Ajoutons qu'il existe à Itaituba un piano supportable et nous aurons suffisamment esquissé la physionomie du centre Itaituba-Mirititubense.

Et maintenant, jusqu'au départ — (qui ne devait avoir lieu que le 22!) — ce ne sont plus que des accès de fièvre et des visites.

Nous sommes logés dans la maison où mourut, il y a quelques semaines, un ingénieur suisse, M. Gustave Toepper, qui faisait de l'arpentage dans le Tapajoz. Je ne sais si c'est l'air de la maison mortuaire ou bien l'atmosphère un peu lourde et fiévreuse de ce Bas Tapajoz, mais nous ne tardons pas à tomber tous les trois malades : Mme Henri Coudreau que deux années de séjour et de voyage dans le Contesté franco-brésilien ont pourtant passablement acclimatée, moi, et un jeune parent récemment venu avec nous pour tenter de la colonisation sur les bords de l'Amazoue,



Itaituba. Groupe sous les manguiers.

M. Léon Rabourdin, qui veut s'initier à sa vie de planteur par un petit voyage d'études à travers le Brésil.

Pour ce qui est de mes fièvres et de celles des miens, je n'ai pas coutume d'en tenir statistique. Aussi bien puis-je affirmer, sans crainte d'être poursuivi pour exercice illégal de la médecine, que je connais contre toutes ces bénignes fièvres amazoniennes un spécifique souverain : il faut voyager un peu ! Or, c'est précisément ce que nous allons faire.

Pour ce qui est des visites, on pourrait les éviter de la même façon, mais, outre que ce ne serait pas convenable, on y perdrait quelquefois un plaisir, comme, par exemple, quand il s'agit de recevoir M. Bento Candido de Moraes, substitut du juiz de direito, M. l'Intendant Adriaõ Caldas et sa dame, M. Lages et son excellente famille, et aussi M. Bernardino Correia de Oliveira, qui doit me donner des facilités pour mon voyage au Haut Tapajoz ; et Dona Xica et sa famille, et M. Jacob Essuey, etc....

Entre les préparatifs de départ la vie est triste dans tous ces lointains villages. D'ici je n'ai gardé avec intensité que le souvenir d'un grand silence qui, sur les trois heures de l'après-midi, tombe, avec lourdeur, d'un ciel d'orage sur la terre assoupie ; et aussi de quelques bœufs mélancoliques paisant la place publique entre les quatre manguiers et les deux palmiers royaux. Cela a quelque chose de biblique, cela se passera sans doute ainsi au jour du jugement dernier : une obscurité presque complète tombant en plein jour d'un ciel bizarre.... Ah ! si nos écrivains et nos peintres de nouvelles écoles savaient ce qu'ils perdent à ne pas connaître l'Amazonie !...

Les dernières difficultés pour l'organisation du voyage ayant été aplanies par M. Sarmiento, député de la région au Congrès de Pará, il est entendu que nous traversons aujourd'hui 19 août pour aller attendre à Miritituba, chez M. Antonio Bentes, que tout soit prêt pour que celui-ci nous conduise au Chacorão, un peu en aval du confluent du Alto Tapajoz et du São Manoel. Du Chacorão je me déterminerai selon les circonstances, pour poursuivre l'achèvement de ma mission.